

— — —
Le Concierge

Jean-Michel Jarvis

— — —



Tabou

Le concierge

JEAN-MICHEL JARVIS

Le concierge

Roman

COLLECTION



T A B O U É D I T I O N S
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2014 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1000.CP.03/14

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Imprimé en UE par Color Pack, 4400 Nyiregyhava, Hongrie

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014

ISBN édition papier : 978-2-36326-022-2

ISBN édition numérique : 978-2-36326-543-2

Chapitre I

Un après-midi désœuvré.

— Allez viens, on va voir mon oncle. Viens, Laure !

Christelle, les yeux rétrécis par ses verres de myope, aspergeait sa copine d'un regard d'une hâte bleu océan à peine atténué par l'épaisseur des loupes oculaires.

— Qui c'est ton oncle ?

— Tonton Jacques : il est concierge.

— T'as pas une autre idée ? demanda Laure en négociant avec paresse l'escalier qui menait à la bibliothèque municipale.

— Non. Mais reposons-nous un instant... Je suis fatiguée, moi.

— T'es gonflée, on glande depuis deux heures !
Montons au moins jusqu'en haut !

Trop tard. La première étant déjà assise, la deuxième n'eut plus qu'à faire de même. Toutes deux réajustèrent nonchalamment les écouteurs de leur baladeur sur les oreilles et restèrent ainsi pendant une demi-heure, telles d'insolites malades branchées à de musicales perfusions ; les usagers de la bibliothèque durent faire un

écart pour ne pas buter contre les adolescentes ; quant aux passants, tout loisir leur était laissé pour faire un éventuel choix car Laure et Christelle, sans en avoir conscience, avaient l'air de deux poupées exposées là comme des lots de fête foraine dans un stand de tir. Laquelle emmèneront-ils, ces gens du trottoir ? La rousse à lunettes à qui une coupe à la garçonne et une minijupe écossaise achevaient de donner un profil années soixante ? Ou bien sa voisine qui semblait directement sortie d'une réclame pour le catéchisme, tant la peau était blanche et la longue chevelure, qui caressait des joues mollement creusées, pouvait cacher les ailes d'un ange ?

J'ajouterai que Laure, bien qu'âgée de seize ans comme Christelle, avait déjà dans son maintien et ses choix vestimentaires une maturité que n'avait pas Christelle, alors que cette dernière était plus délurée et, de ce fait, un peu la meneuse. Amies depuis la maternelle, elles ne s'étaient guère perdues de vue malgré les inévitables conflits de rivalité qu'entraînait la promiscuité des garçons. Belle performance ! Étant encore vierges, cela avait de quoi les rendre nerveuses, on le comprend.

— Alors ? On va pas rester là toute la journée, demanda Laure en soulageant enfin ses tympanes des petites oreillettes diffusant du rock.

— Attends, on va allumer les vieux.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Regarde celui-là ! insista sa copine en désignant discrètement la base de l'escalier où un homme d'une quarantaine d'années attendait de mauvaise grâce qu'une quelconque relation consentît enfin à sortir de la bibliothèque. Il avait bien repéré les deux filles, mais

n'y avait accordé aucune attention particulière jusqu'à ce qu'il entende Christelle éclater de rire. Celle-ci, saisissant le regard masculin fouillant dans sa direction, se positionna précisément face à lui et descella ses jambes qui jusqu'à présent étaient restées sagement serrées. La jupe écossaise ne cintrant nullement les cuisses, la jeune fille offrit au regard du bienheureux la vue du petit triangle de sa culotte en coton blanc.

— Arrête, t'es dingue ! murmura Laure, et s'il s'amène ?

— Ça ne risque pas, il est trop content ce vicieux.

— Tu me fous la honte, on va se faire remarquer. Arrête !

— Juste un peu encore, répondit Christelle qui, emmenée par son audace, ouvrit davantage les cuisses jusqu'à dévoiler l'intégralité du contrefort bombé de la culotte qui s'amincissait en bas, entre les fesses. Les deux filles étant assises à la moitié de l'escalier, cela permettait au voyeur de voir précisément et profondément Christelle qui parvenait avec un cran certain à conserver l'air innocent de celle qui scrute au loin l'arrivée de son bus.

— Est-ce qu'il regarde ?

— Bien sûr qu'il regarde. Mais qu'est-ce que ça te fait ?

— Chaud en bas.

— Ça suffit, viens, je ne sais pas où me mettre !

Laure, les joues virant au rouge grenat, se leva en hâte et dévala l'escalier. L'homme regardait sans la moindre gêne l'entrecuisse de Christelle, conscient probablement de la bonne volonté de l'adolescente, puis, décidée à se lever enfin, cette dernière, tout en posant ses mains sur le béton froid comme pour

prendre appui, planta son regard dans celui du quidam. Ils se regardèrent pendant dix secondes, chacun avec un aplomb auquel les excès de l'autre l'avaient préparé. Délicieuse tension : bouche sèche, gorge béante, déglutitions malaisées. Alors Christelle... à ton âge, n'as-tu pas honte ? Ce monsieur pourrait être ton père et toi tu t'ouvres ainsi qu'une femme au lit, et en public, pour cet inconnu dont tu tortures l'imagination sous ton peu de coton blanc.

— Christelle ?... tu viens ?

— Oui oui, j'arrive.

Elle se leva à son tour non sans un dernier écart aussi peu nécessaire à la remettre debout que chavirant pour le voyeur et, après avoir descendu à cloche-pied l'escalier, rejoignit Laure en deux secondes. Un fou rire les emporta loin de l'indiscret.

— Depuis quand tu joues à ça ?

— Pas longtemps. C'est tonton Jacques qui m'a appris.

— Il est bizarre ton oncle !

— Oui on peut le dire. Tu veux voir le phénomène ?

— Mm... si tu y tiens.

— Tu verras il est un peu tripoteur, mais il est sympa.

— Oh ! Où tu m'emmènes là ?

— Cool ! Il ne te fera rien à toi.

— J'espère bien. Comment est-il ?

— Petit et un peu gras, c'est rigolo, on dirait qu'il n'a pas de cou. Il a des lèvres énormes et je dois dire qu'il est un peu... crado.

— Crado dedans ou crado dehors ?

— Crado les deux mais... tu verras.

Quelques rues plus loin.

— C'est le courrier, monsieur Jacques ! aboyait le facteur en pianotant frénétiquement sur la porte vitrée de la loge.

— J'arrive.

L'épaisse couverture qui jusqu'à présent décourageait l'œil du curieux se plissa tel un accordéon malhabile et laissa apparaître, à hauteur de la poignée, deux petits yeux brillants et nerveux.

— Le courrier ? Déjà ?

— J'ai changé l'ordre de ma tournée.

— Donne !

Jeannot n'eut qu'à servir la large main qui réceptionna sans peine le paquet de lettres pour rentrer aussi vite qu'elle était sortie de l'entrebâillement. Ce jour-là, il n'eut droit qu'à cela, Jeannot, car l'occupant de cette loge détestait que l'on changeât ses habitudes. On verrait une autre fois pour le petit verre.

— Au revoir, monsieur Jacques, à demain.

« Clac », répondit la porte.

Jacques Marrette était concierge depuis l'âge de trente-cinq ans, ici, dans ce même immeuble qu'il connaissait aussi bien que les quinze mètres carrés de sa loge, et il n'avait aucune envie de partir : à cinquante-sept ans, on tient à ses habitudes comme vous l'avez remarqué. Un tel attachement s'explique : petit, râblé, il semblait avoir été fabriqué pour son réduit qu'il ne quittait à regret qu'à dessein de s'occuper des diverses et répétitives tâches de sa fonction, qu'il remplissait sans déplaisir. Sympathique, Marrette ? Non, pas vraiment. Mielleux peut-être, et encore, avec les propriétaires uniquement, mais

l'onctueux sourire qui froissait sa trogne lorsqu'il les croisait ne s'activait vraiment que toutes les fins d'année et perdait au moins les quatre canines une fois les étrennes passées et... tombées. En vérité, il n'y avait que les jolies femmes et de surcroît jeunes pour éveiller sincèrement sa bonne humeur (pour ne citer qu'elle). Cependant, ses agréables dispositions n'exprimaient pas forcément une bonté d'âme et les demoiselles de l'immeuble, celles qui n'étaient pas dupes, avaient à l'égard de Jacques un mépris qui les incitait à passer à distance de sa loge quand elles sortaient ou rentraient de balade. Certes, il était conscient de la répulsion que sa personne suscitait chez les demoiselles mais il l'attribuait à sa modeste condition de concierge et à son physique, alors que, peut-être, simplement le fait de changer plus souvent ses vêtements eût dissipé cette odeur persistante de vieille urine qui le précédait et lui eût fait gagner un minimum de crédit auprès de certaines plus naïves que d'autres.

Le vendredi c'était jour de l'escalier, c'est-à-dire six étages à besogner à la cire orange. Et ce n'était pas l'arrivage du courrier livré plus tôt qui le retarderait, conscient qu'il aurait tout l'après-midi pour le distribuer, comme d'habitude. Ah ! la routine !... On y revient toujours, chère et confortable routine : ce prêt-à-penser de la mémoire qui balise notre avenir comme autant de lampadaires dans un cimetière trois étoiles.

Bien qu'exténuantes, Jacques Marrette adorait faire ses marches. En particulier l'été parce que, d'une part, elles étaient moins sales et que, d'autre part... mais, de retour du lycée, la fille Marnier allait illustrer la deuxième bonne raison.

— Bonjour, monsieur Marrette.

— ‘Jour Annie, répondit-il en recueillant sur un chiffon une grosse noix de pâte odorante.

La petite Marnier ne connaissant des jupes que le format mini, l’escalier commencerait très fort. Ne cherchant nullement à dissimuler la fascination qu’exerçaient sur lui les cuisses délicieusement bronzées qui s’avançaient vers lui, le concierge, déjà à quatre pattes, se baissa autant qu’il le put lorsque Annie passa à côté de lui et, dès qu’elle l’eut passé, fit pivoter sa tête de sorte que rien de l’entrecuisse culotté de la jeune fille ne lui échappât. C’était insolite à voir, son visage avançant à même allure qu’elle montait, il donna pendant quelques marches l’impression de faire l’iguane. Pas de panique ! Annie savait qu’il ferait cela. Ne l’a-t-elle pas toujours connu ainsi ? Si au début elle en rougissait par avance, le temps l’aida à ne pas accorder trop d’importance à l’événement car après tout il n’était pas méchant et si cela participait à son bonheur... Puis il n’est guère douteux qu’elle en tira quelque plaisir, sinon pourquoi aurait-elle gravi si lentement les premières marches ?

— Avez-vous vu maman dit-elle en s’immobilisant.

— Non... non, pas encore.

« Tiens, elle commence à être bien poilue, la petite », pensa le concierge, l’œil envoyé sous la culotte, en apercevant un début de broussaille noirâtre tromper la vigilance des élastiques et caresser le haut intérieur des cuisses.

— Comment ça va tes cours ? adressa-t-il aux fesses.

— Plutôt bien, j’ai la moyenne partout, répondit la bouche.

— Ton lacet est en train de se défaire, tu vas tomber.

— Comment ? Mais non.

— Si, si je t’assure. Baisse-toi, tu verras !

Le doute étant un bon bougre, nous en laisserons à Annie le bénéfice et aimerons à croire que c'est par étourderie qu'en se penchant sur ses chaussures, elle offrit au concierge une vue discrètement voilée du petit abricot soigneusement enveloppé. Ah ! comme il aurait aimé y glisser son nez, Marrette, sous ce tissu taché par les humeurs du fruit ! Que n'aurait-il pas donné pour qu'elle lui permît d'offrir sa bouche aux flots généreux du nectar salé.

— Mes lacets sont bien serrés !

— Ah ? j'y croyais...

Elle se remit droite et continua à monter les étages jusqu'à ce qu'un cliquetis caractéristique indiquât qu'elle était arrivée devant sa porte.

L'échange n'avait duré qu'une minute mais avait permis au concierge de stocker des images précieuses que ses mains allaient sans tarder exploiter. Aussi, ramassant le chiffon et le pot de cire, il rentra rapidement dans sa loge, referma derrière lui la porte sur laquelle il accrocha la pancarte : « Concierge absent », puis ouvrit son armoire.

Il y conservait un éventail représentatif de ce que l'on peut accumuler d'inutile lorsque l'on vit seul et déconnecté : vieilles cartes postales ficelées en paquets de cinquante, calendriers PTT, un vieil appareil photo sans son objectif etc...

L'objet de sa recherche semblait se terrer dans une boîte de chocolats qu'il tira nerveusement de dessous une pile de magazines avant de lui ôter son couvercle cartonné. Ensuite, comme procédant d'un mystérieux cérémonial, il plongea son nez à l'intérieur, huma profondément le contenu et extirpa avec ses gros doigts cette petite culotte qui devait encore être fraîche à en

juger les gémissements faisant écho aux inspirations impatientes.

Il s'était procuré sa drogue par le biais de ces magazines où des filles proposent leurs lingerie portées. Certaines promettent même aux amateurs de les garder pendant plusieurs jours avant de les envoyer, évidemment c'est plus cher dans ce cas. Ce devait être un modèle toutes options que Jacques avait entre les mains et dévorait du nez. Oui, au minimum un spécimen à trois jours si l'on en croyait la couleur jaune prononcée du contrefort qu'il suçotait maintenant en produisant des petits bruits comparables à ceux parfois qu'une feuille d'artichaut arrache à nos lèvres.

Tout en aspirant le suc amer et en marmonnant d'incompréhensibles incantations, il déboutonna sa braguette d'où il extirpa son objet énorme et l'enveloppa fébrilement avec la culotte trempée de salive. Ensuite il s'agita comme un forcené, se remémorant les fraîches visions des cuisses d'Annie, son cul innocemment tendu lors de la vérification des lacets. Enfin, quand les effluves de la culotte malmenée montèrent jusqu'à son cerveau et qu'il s'inventa le sexe béant, si brillant, de la petite étourdie, il aspergea la couverture de la porte d'une abondante gelée blanchâtre projetée dans un râle inhumain. Après, quelques secondes hors du temps, il essuya sa verge avec la lingerie féminine qu'il porta à sa bouche afin de terminer sa honteuse dégustation de manière plus corsée.

C'est ainsi que le concierge aimait se finir. Ce qui explique qu'il recevait si souvent d'épais mais légers envois par la poste.

Sans même faire un brin de toilette, Marrette retourna ramper sur les marches de l'escalier. Parfois,

sortant de son pantalon, un pan de sa longue chemise manquait de lui faire perdre l'équilibre quand il posait un genou dessus mais il acceptait les aléas du montagnard, refusant même d'être encordé pour escalader l'escalier.

La cime de l'immeuble atteinte vers midi, il put retourner dans sa loge où de nouvelles aventures l'attendaient.

Table des matières

Chapitre I	5
Chapitre II	15
Chapitre III	29
Chapitre IV	73
Chapitre V	91
Chapitre VI	111
Chapitre VII	143
Chapitre VIII	179

Dans la même collection

Devenir Sienna

Eva Delambre

Les Agonies de l'Innocence

Violetta Liddell

Transports en commun

Denise Miège et Leeloo Van Loo

Médium

Alan Janic

Souvenirs lamentables

Françoise Rey

S'inventer un autre jour

Anne Bert

Ultime retouche

Françoise Rey

L'Appel du Large

Camille Colmin

La Peur du Noir

Françoise Rey

La Femme de papier

Françoise Rey

Chez le même éditeur

Le Foutre de Guerre

Son Excellence Otto

SexReporter

Ange Rebelli

Les Seigneurs

Virgil Auneroy

Priapées

Françoise Rey et Patrick Barriot

Esse

Alexandre Gamberra

Comment je me suis tapé Paris ?

ou l'origine de la misère

Arthur Vernon

Moralopolis

Catherine Marx

La pâle heure sombre de la chair

Julie-Anne de Sée

Correspondance Charnelle en gare du désir

Clara Basteh

Le Journal d'un Maître

Patrick Le Sage

Du même auteur

Snuff Movie

COLLECTION VERTIGES – TENDANCE ROUGE

TABOU ÉDITIONS – 2010

À paraître

La Femme du concierge

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

TABOU ÉDITIONS

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,
EN MARS 2014.
DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 2014

Jean-Michel Jarvis

Le Concierge



Jacques Marette ne respecte rien. Il est laid, sale, balourd, menteur, doté d'un Q.I. de boîte aux lettres et obsédé sexuel. Rien d'étonnant à ce qu'il soit un laissé pour compte de l'amour...

Bref, il a une existence à sa mesure et n'en désire pas une autre dont il ne saurait que faire, qu'il ne comprendrait pas. Tout va bien, donc. Mais les Collard emménagent. Et, avec eux, leur fille Natacha, qui sera responsable du premier souci amoureux du concierge. Dépourvu des codes, il va devoir faire face. À sa manière...

Jean-Michel JARVIS est l'auteur de ZEP (Le Cercle, 2005) et de Snuff Movie (Tabou, 2010). Il affectionne les situations inattendues et décalées, se complaisant à confronter ses héroïnes au jeu de la transgression, leur donnant toujours la possibilité d'évaluer le prix de leur respectabilité face à des protagonistes pour le moins douteux sur le plan moral.

Photo de couverture : Stéphane Roy

COLLECTION



Tabou

www.tabou-editions.com

ISBN papier : 978-2-36326-022-2

ISBN PDF : 978-2-36326-543-2